



HAL
open science

La migration dans la langue

Ahmed Ghouati

► **To cite this version:**

Ahmed Ghouati. La migration dans la langue : Une hypothèse sur un double drame katébien. Catherine Milkovitch-Rioux, Isabella von Treskow. D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine, Peter Lang, pp.119-126, 2016, 9783631678572. hal-01464709

HAL Id: hal-01464709

<https://hal.science/hal-01464709>

Submitted on 10 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA MIGRATION DANS LA LANGUE

Une hypothèse sur un double drame katébien

Ahmed GHOUATI,

Maître de Conférences à l'Université Clermont Auvergne,

Laboratoire Communication et Sociétés,

Chercheur associé à l'IREMAM

Ahmed.ghouati@udamail.fr

INTRODUCTION

L'œuvre romanesque de Kateb Yacine prend ses sources dans l'époque coloniale et semble profondément marquée par une double quête : d'une part celle d'un « nom » collectif ou l'identité socio-historique. En ce sens elle est, selon la formule de Jean Amrouche, « l'expression d'un besoin tragique d'avoir un nom. D'avoir un nom reconnu et que l'on emplisse » (1966). Toutes les références et les interférences entre mythe et histoire par exemple dans le roman « Nedjma » en sont une illustration. L'auteur lui-même avait analysé cette œuvre en ces termes : « *Je voulais en effet atteindre une sorte d'accouchement de l'Algérie par un livre. C'est très important, parce que, à ce moment-là, le sang coulait. En posant la question algérienne dans un livre, on pouvait atteindre les gens au cœur. C'est beaucoup plus fécond, plus fort, c'est le sens même du combat des Algériens : ils ne sont pas morts pour tuer, ils sont morts pour vivre* » (1994 : 27).

Une quête, d'autre part, de la langue maternelle, disqualifiée et refoulée y compris dans les liens intimes mère-enfant.

Or si dans sa première quête Kateb Yacine a utilisé exclusivement la langue française, dans la seconde il fait le choix, plusieurs années après l'indépendance de l'Algérie, d'écrire des pièces de théâtre en arabe dialectal. Ce choix était sous-tendu par de nombreuses motivations de différentes natures. Il voulait communiquer directement avec « le peuple »

GHOUATI Ahmed, 2016, « La migration dans la langue », Dans Milkovitch-Rioux C. et Von Treskow I., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt : Editions Peter Lang, 119-126

comme il l'avait toujours expliqué. En outre, il envoyait un message explicite au pouvoir politique algérien sur le besoin de prendre en compte les langues maternelles et populaires, ainsi qu'il l'avait déclaré. Enfin, loin de constituer une période de « silence », l'écriture dramaturgique nous semble poursuivre sa quête inachevée de la relation à sa mère.

Bien que ne relevant pas du même niveau d'analyse, toutes ces motivations coexistaient dans un processus créatif ayant fait de l'écrivain et artiste un « éternel perturbateur » dans l'Algérie contemporaine.

Cette contribution est proposée en deux parties. Dans la première nous rappelons brièvement le contexte sociopolitique et historique de l'émergence de l'œuvre de l'auteur. Dans la seconde, nous nous intéressons au drame katébien et à l'expérience dramaturgique en arabe dialectal plus particulièrement.

I. LE CONTEXTE SOCIO-POLITIQUE ET HISTORIQUE

Sous le régime colonial la langue française, langue du pouvoir, avait de fait le statut de « langue du pain », tandis qu'à l'opposé la langue arabe représentait l'identité usurpée, disqualifiée.

Dans ce contexte, alors que tout semblait le destiner à une carrière conforme à son milieu lettré arabophone, le jeune Kateb Yacine reçut l'ordre de son père de « dominer » d'abord la langue française, quitte à revenir plus tard à la langue arabe.

Commençait alors pour lui une existence tourmentée et marquée très tôt par un double drame¹, à la fois linguistique et affectif. Il perdait tout à fois la relation avec sa mère et la langue qui le liait à elle.

On sait que Kateb Yacine avait donné un sens éminemment politique à sa position dans ce qu'il avait nommé « la gueule du loup ». Ce sens correspondait à son engagement idéologique et politique précoce pour l'indépendance de l'Algérie.

¹ Pour Oséki-Depré et Donadieu (1990 : 151), « le drame de Kateb, ce n'est pas d'avoir eu deux langues, c'est de ne pas avoir eu deux vies » pour écrire un deuxième roman aussi important que *Nedjma*.

GHOUATI Ahmed, 2016, « La migration dans la langue », Dans Milkovitch-Rioux C. et Von Treskow I., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt : Editions Peter Lang, 119-126

Cependant, nous faisons l'hypothèse que le double drame (katébien) est au fondement même de sa créativité littéraire. Concrètement, dès les années 1950, il utilisait la langue française pour recréer symboliquement² la relation perdue à sa mère (« *Nedjma* ») et requalifier une identité sociale (de la « tribu ») en valorisant publiquement et de manière originale un certain récit des origines.

II. LE DOUBLE DRAME KATEBIEN

Kateb Yacine naît en 1929, dans une époque marquée par une forte activité politique nationaliste durant laquelle le projet indépendantiste³ prend forme notamment avec la création de l'Etoile Nord-Africaine (ENA) en 1926. Trois ans après sa fondation, l'ENA est dissoute en 1929 ; refondée ensuite en 1933 et dissoute à nouveau en 1937 toujours par les autorités françaises. Au début des années 1940 c'est au Parti du Peuple Algérien (PPA), créé également par Messali Hadj en 1937, que s'initiera le collégien Kateb Yacine à la politique.

Au collège il découvre, grâce à ses lectures, l'histoire antique de l'Algérie et la résistance des Numides aux armées romaines. Plus tard, dans ses œuvres littéraires, il établira des liens entre les héros anciens (Massinissa, Jughurta, etc.) et la résistance de l'Emir Abdelkader à la colonisation.

Néanmoins, ce sont les événements tragiques du 8 mai 1945 à Sétif, auxquels il avait pris part, qui lui font découvrir le « peuple » et un autre visage de la colonisation, c'est-à-dire la répression sanglante.

Quelques années plus tôt, après avoir suivi l'école coranique et alors que tout le destinait à poursuivre des études arabisantes, son père le fait entrer à l'école française. Dans *Le Polygone étoilé* (1966), c'est une entrée dans « la gueule du loup ». Dans ce témoignage romancé, Kateb revient sur un double drame vécu alors qu'il était encore écolier : un drame

² Après sa participation aux manifestations du 8 mai 1945 et sa sortie de prison, son père décide de l'envoyer à Annaba. Or c'est dans cette ville qu'il a rencontré sa cousine Nedjma, déjà mariée et plus âgée que lui, et qu'il a eu un choc amoureux.

³ « Aït Djafar et moi sommes nés la même année, en 1929, année de crise mondiale, au temps des grandes espérances. » (Préface in Ismaïl Aït Djafar, *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père*, Alger, Bouchene, 1987 (rééd. du texte paru dans *Les Temps modernes*, 1951).

linguistique et le bouleversement qu'il avait engendré dans sa relation avec sa mère. En voici un extrait de ce témoignage :

« Quelqu'un qui, même de loin, aurait pu m'observer au sein du petit monde familial, dans mes premières années d'existence, aurait sans doute prévu que je serais un écrivain, ou tout au moins un passionné de lettres, mais s'il s'était hasardé à prévoir dans quelle langue j'écrirais, il aurait dit sans hésiter : « en langue arabe, comme son père, comme sa mère, comme ses oncles, comme ses grands-parents ». Il aurait dû avoir raison, car, autant que je m'en souviens, les premières harmonies des muses coulaient pour moi naturellement, de source maternelle. Mon père versifiait avec impertinence, lorsqu'il sortait des Commentaires, ou du Droit Musulman, et ma mère souvent lui donnait la réplique, mais elle était surtout douée pour le théâtre. Que dis-je ? A elle seule, elle était un théâtre. J'étais son auditeur unique et enchanté, quand mon père s'absentait pour quelque plaidoirie, dont il nous revenait persifleur ou tragique, selon l'issue de son procès. Tout alla bien, tant que je fus un hôte fugitif de l'école coranique. C'était à Sédrata, non loin de la frontière algéro-tunisienne, où se trouve aujourd'hui l'épave miraculeuse de toute ma tribu...C'est là que j'ai gagné ma planchette en couleurs, après avoir innocemment gravi une immense carrière de versets incompris. Et j'aurais pu m'en tenir là, ne rien savoir de plus, en docte personnage, ou en barde local, mais égal à lui-même, heureux comme un poisson, dans étang peut-être sombre, mais où tout lui sourit. Hélas, il me fallut obéir au destin torrentiel de ces truites fameuses qui finissent tôt ou tard dans l'aquarium ou dans la poêle. Mais je n'étais encore qu'un têtard, heureux dans sa rivière, et des accents nocturnes de sa gent batracienne, bref ne doutant de rien ni de personne. Je n'aimais guère la fêrule ni la barbiche du taleb, mais j'apprenais à la maison, et nul reproche ne m'était fait. Pourtant, quand j'eus sept ans, dans un autre village (on voyageait beaucoup dans la famille, du fait des mutations de la justice musulmane), mon père prit soudain la décision irrévocable de me fourrer sans plus tarder dans « la gueule du loup », c'est-à-dire à l'école française. Il le faisait le cœur serré.

- *Laisse l'arabe pour l'instant. Je ne veux pas que, comme moi, tu sois entre deux chaises. Non, par ma volonté, tu ne seras jamais une victime de Medersa. En temps normal, j'aurais pu être moi-même ton professeur de lettres, et ta mère aurait fait le reste. Mais où pourrait conduire une pareille éducation ? La langue française domine. Il te faudra la dominer, et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir avec nous à ton point de départ.*

Tel était à peu près le discours paternel.

Y croyait-il lui-même ?

Ma mère soupirait ; et lorsque je me plongeais dans mes nouvelles études, que je faisais, seul, mes devoirs, je la voyais errer, ainsi qu'une âme en peine. Adieu notre théâtre intime et enfantin, adieu le quotidien complot ourdi contre mon père, pour répliquer, en vers, à ses pointes satiriques...Et le drame se nouait.

Après de laborieux et peu brillants débuts, je prenais goût rapidement à la langue étrangère, et puis, fort amoureux d'une sémillante institutrice, j'allais jusqu'à rêver de résoudre, pour elle, à son insu, tous les problèmes proposés dans mon volume d'arithmétique ! Ma mère était trop fine pour ne pas s'émouvoir de l'infidélité qui lui fut ainsi faite. Et je la vois encore, toute froissée, m'arrachant à mes livres - tu vas tomber malade ! - puis un soir, d'une voix candide, non sans tristesse, me disant : « Puisque je ne dois plus te distraire de ton autre monde, apprends-moi donc la langue française... » Ainsi se referma le piège des Temps Modernes sur mes frêles racines, et j'enrage à présent de ma stupide fierté, le jour où, un journal français à la main, ma mère s'installa devant ma table de travail, lointaine comme jamais, pâle et silencieuse, comme si la petite main du cruel écolier lui faisait un devoir, puisqu'il était son fils, de s'imposer pour lui la camisole du silence, et même de le suivre au bout de son effort et de sa solitude – dans la gueule du loup. Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès près de l'institutrice, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu...Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables – et pourtant aliénés ! » (Kateb Yacine, 1966, pp 179-182)⁴.

Après *Le Polygone étoilé* (1966), Kateb a publié deux ouvrages - *Les Ancêtres redoublent de férocité* (1967) et *L'Homme aux sandales de caoutchouc* (1970) – avant de choisir définitivement la voie du théâtre en arabe dialectal.

⁴ Kateb Yacine, *Le polygone étoilé*, Paris, Editions du Seuil, 1966

Ce choix s'inscrit certes dans un courant littéraire (poésie et théâtre) puisant dans une tradition orale (ancienne) vivante. Mais, venant d'un écrivain francophone, ce choix n'a pas manqué d'alimenter un débat sur le rôle de la langue parlée. Par exemple, parmi les recommandations du séminaire de théâtre amateur organisé du 31/3 au 1/4/1973 à Saïda, figurait en bonne place la création collective en langue populaire (arabe parlé algérien) afin de toucher un large public. Pour Jean Déjeux (1975), « il y a un courant d'expression populaire extrêmement fécond, réaliste et en prise sur le réel vécu » (p 120).

III. L'EXPERIENCE THEATRALE EN ARABE DIALECTAL

Parmi les écrivains francophones Malek Haddad symbolisait le tiraillement d'une catégorie de la jeunesse quant à l'utilisation de la langue française pour s'adresser à une grande masse qui était soit arabophone et/ou berbérophone soit analphabète. Issu d'un milieu lettré mais francophone – de père instituteur et de famille francisée – Malek Haddad a partagé avec Kateb Yacine l'engagement politique et l'exil en France.

La langue arabe n'étant pas suffisamment maîtrisée dans le contexte de l'après indépendance, Malek Haddad estimait qu'il était un exilé linguistique dans la langue française. Culpabilisé par une tendance nationaliste (du FLN), il estimait également qu'il était souvent mal à l'aise d'écrire en français et de n'être lu que par une partie réduite de la population. Très marqué par les thèmes du déchirement dans la mixité et de la disparition (de la part française qu'il portait en lui et/ou qu'il symbolisait), il s'était finalement arrêté d'écrire avant de décéder prématurément en 1978.

A l'inverse, Kateb Yacine, agissant de manière plus pragmatique et révolutionnaire, n'avait pas de complexe par rapport à la langue française en raison de son enracinement et de sa sensibilité populaires. Contrairement donc à une certaine vision – qui a interprété en terme de « silence »⁵ sa période d'écriture théâtrale en arabe parlé -, après l'exil et la fin de l'écriture en français Kateb ne voulait arrêter ni l'écriture ni le militantisme. Pour ce faire il choisit la voie du théâtre à travers la langue parlée (arabe et berbère). « *A l'heure actuelle*, disait-il, *la*

⁵ Cette analyse partait du constat selon lequel après *L'Homme aux sandales de caoutchouc* (Editions du Seuil, 1970), Kateb n'avait plus publié en langue française. Ce qui revenait à ne pas prendre en compte sa production théâtrale en arabe dialectal (Cf. Hafid Gafaïti, 1986).

GHOUATI Ahmed, 2016, « La migration dans la langue », Dans Milkovitch-Rioux C. et Von Treskow I., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt : Editions Peter Lang, 119-126

langue que le peuple parle et entend n'est pas l'arabe littéraire. Il a sa langue à lui, celle qu'il a faite. Il s'y reconnaît mieux et son génie y passe » (1994 : 170).

Refusant sans doute l'enfermement dans deux langues écrites (l'arabe académique et le français) et voulant s'adresser directement au « peuple », Kateb Yacine ouvrit son atelier de théâtre populaire afin d'exprimer sa créativité et susciter le débat et la conscientisation politique de la grande masse à travers une multitude de thèmes sociopolitiques et culturels.

Une partie de cette production a été publiée⁶ à titre posthume : *Boucherie de l'espérance, œuvres théâtrales*, aux Éditions du Seuil en 1999. Elle comprend quatre pièces, notamment *Mohammed prends ta valise*, *Boucherie de l'espérance* ou *Palestine trahie*, *La Guerre de deux mille ans* ou *Le roi de l'Ouest* et *Le Bourgeois sans culotte*. Ces œuvres ont été écrites entre 1972 et 1988. En 1985 Kateb avait estimé que sa troupe de théâtre « l'Action culturelle des travailleurs » a pu toucher plus d'un million de spectateurs. Mais « toute œuvre, soutenait-il, reste inachevée. Nos aventures n'ont pas de fin. Après la mort, l'œuvre commence une nouvelle vie »⁷.

Commencée dans un contexte politique marqué par l'option socialiste de l'Etat algérien, cette entreprise théâtrale a eu le soutien de certaines personnalités politiques. Ainsi, selon Mostefa Lacheraf, « si Kateb Yacine n'avait pas été matériellement pris en charge pendant des années par Ali Zamoum, alors directeur de la formation au ministère du Travail sous tutelle du ministre M. S. Mazouzi, jamais il n'aurait pu se révéler...en sa qualité de créateur hors de pair dans ce domaine tout à coup ouvert à son appétit d'innover, d'exprimer les grandes vérités de peuples malheureux et combatifs, et, cette fois, en arabe dialectal...pour procurer aux travailleurs algériens de l'époque une certaine forme de loisirs culturels destinés à les distraire et les instruire. En même temps. Mazouzi et Zamoum n'avaient certes rien prémédité...mais, l'idée en soi, par sa propre dynamique et grâce à un support humain très doué et novateur, a dépassé bien vite les frontières neutres, anonymes ou étriquées d'une

⁶ Textes réunis et traduits par Zebeïda Chergui. En 1985 Kateb avait estimé que sa troupe de théâtre « l'Action culturelle des travailleurs » a pu toucher plus d'un million de spectateurs. « Toute œuvre, soutenait-il, reste inachevée. Nos aventures n'ont pas de fin. Après la mort, l'œuvre commence une nouvelle vie » (entretien accordé à l'hebdomadaire *Algérie-actualité* en mai 1985, cité in *Le poète est un boxeur*, 1994 : 184).

⁷ Entretien accordé à l'hebdomadaire *Algérie-actualité* en mai 1985, cité in *Le poète est un boxeur* (1994 : 184).

GHOUATI Ahmed, 2016, « La migration dans la langue », Dans Milkovitch-Rioux C. et Von Treskow I., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt : Editions Peter Lang, 119-126

simple décision administrative pour s'ériger en véritable fondation "littéraire" d'utilité sociale agissante..." (Préface citée par Hadjerès, 1996).

Cependant, enfant, ayant appris⁸ de sa mère la langue arabe et le théâtre, il nous semble que ce choix de la langue dialectale fait par Kateb Yacine pour sa création dramaturgique constitue une autre façon de requalifier la langue maternelle et de sortir symboliquement de « l'exil intérieur » qui lui avait été imposé à l'âge de 7 ans, dans un contexte colonial.

En outre, intervenu après 10 ans d'exil en France, le choix de la langue parlée (sa langue maternelle) – en tant que « *langue inoubliable de l'origine* »⁹ - a pu constituer une réponse matérielle au besoin de « réussir » son retour dans une Algérie rêvée mais où tout était à construire. Enfin, associant délibérément poésie populaire et théâtre, ce choix linguistique prend l'allure d'un retour du refoulé dans la mesure où il s'agissait pour Kateb de retrouver une manière d'être au monde par la langue maternelle. Car c'est dans cette langue qu'il s'est adressé au « peuple » et c'est par là aussi qu'il a délivré un message au pouvoir politique sur la place et le rôle fécond que peuvent et doivent avoir les langues populaires dans l'Algérie contemporaine.

CONCLUSION

L'œuvre de Kateb Yacine est aussi le produit d'un contexte et d'une époque marqués par la formation du projet nationaliste et indépendantiste. Plus particulièrement, la profondeur de cette œuvre, notamment romanesque est à la mesure du rêve d'une identité collective reconnue et de l'aspiration à la liberté.

⁸ « *Je suis né d'une mère folle très géniale. Elle était généreuse, simple, et des perles coulaient de ses lèvres. Je les ai recueillies sans savoir leur valeur. Après le massacre (8 mai 1945), je l'ai vue devenir folle. Elle, la source de tout. Elle se jetait dans le feu, partout où il y avait du feu. Ses jambes, ses bras, sa tête, n'étaient que brûlures. J'ai vécu ça, et je me suis lancé tout droit dans la folie d'un amour, impossible pour une cousine déjà mariée* » (Kateb Yacine, cité par Ghania Khelidi, 1990 : 13).

⁹ Cité par Marine Piriou (2006).

GHOUATI Ahmed, 2016, « La migration dans la langue », Dans Milkovitch-Rioux C. et Von Treskow I., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt : Editions Peter Lang, 119-126

C'est également durant cette même période que l'auteur, alors écolier, s'est vu imposer l'entrée dans « la gueule du loup ». Ce qui a représenté pour lui un double drame : la perte d'une langue maternelle et du lien privilégié qu'il entretenait avec sa mère.

Après une longue période d'exil, son retour en Algérie et surtout le choix de produire un théâtre en arabe dialectal peut aussi s'analyser comme un retour du refoulé et la reconstruction au moins symbolique d'une relation brutalement rompue avec sa mère.

REFERENCES

Amrouche Jean, 1966, « Aspects psychologiques du problème algérien », pp 174-179, in Berque Jacques et Charnay Jean-Paul. (sous la direction), *Normes et valeurs dans l'Islam contemporain*, Editions SNED, Alger

Déjeux Jean, 1975, *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF, Collection « Que sais-je ? »

Ghouati Ahmed, 2009, *Ecole et imaginaire dans l'Algérie coloniale. Parcours et témoignages*, Editions l'Harmattan, Collection Europe Maghreb

Ghouati Ahmed, 2003, « Langues et travail en Algérie », Communication au symposium international *Management et stratégies linguistiques*, CREAD/IME/AUF, Taghit, Algérie, 17-18 avril 2003

Hadjerès Sadek, 1996, *Kateb Yacine et la linguistique algérienne. Évocation*, extrait d'un ouvrage : « Le politique et la « guerre des langues » », 1996, non publié, <http://www.socialgerie.net/spip.php?article99>, consulté en juin 2010

Kateb Yacine, 1966, *Le polygone étoilé*, Paris, Editions du Seuil

Kateb Yacine, 1994, *Le poète comme un boxeur. Entretiens 1958-1989*, Paris, Editions du Seuil

GHOUATI Ahmed, 2016, « La migration dans la langue », Dans Milkovitch-Rioux C. et Von Treskow I., *D'ici et d'ailleurs. L'héritage de Kateb Yacine*, Frankfurt : Editions Peter Lang, 119-126

Kateb Yacine, 1999, *Boucherie de l'espérance*, œuvres théâtrales, Paris, Éditions du Seuil. Textes réunis et traduits par Zebeïda Chergui.

Khelifi Ghania, 1990, *Kateb Yacine. Eclats et poèmes*, Alger, Editions Enag

Milkovitch-Rioux Catherine, 2010, « Figures de la migration, figures de la nation dans l'œuvre de Kateb Yacine », communication au colloque international *Kateb Yacine, le migrant*, MSH, Clermont-Ferrand, 27 au 29 avril 2010

Oseki-Depré Inès et Donadieu Françoise, 1990, « Les drames de Kateb Yacine », in Université d'Alger, *Actes du colloque international Kateb Yacine*, Alger, Editions OPU, pp 137-171

Piriou Marine, 2006, « La langue française et son double féminin dans *Le Polygone étoilé* de Kateb Yacine », *Dossier spécial Kateb Yacine*, <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-4825593.html>, consulté en mai 2010